

# LE QUINTETTE DE FRANCK

## AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

*De Philippe van der Schrieck*

*Pour demander l'autorisation à l'auteur : [phsdv4@gmail.com](mailto:phsdv4@gmail.com)*

*Pas de costume, ni de décor.*

**LOUISE**

**LÉA, sa sœur**

**FÉLICITÉ SAILLOT-DESMOUSSEAUX, épouse FRANCK**

*Ces deux rôles peuvent être joués par la même actrice.*

**LAURENT, son frère**

**CÉSAR FRANCK**

*Ces deux rôles peuvent être joués par le même acteur.*

LOUISE : Je m'appelle Louise, et puisqu'on ne triche pas au théâtre, et que le maquillage a ses limites, vous me voyez ici dans toute ma ternitude et ma quelconquerie : ni belle ni moche, ni stupide ni brillante, parfaitement transparente, le genre de personne que vous bousculez dans la rue sans même vous en rendre compte ; mon travail est tout aussi gris, sans intérêt, je cherche encore ce qu'il peut apporter à qui que ce soit... Finalement, ce qui me définirait le mieux, c'est peut-être l'instrument que je joue - et encore : quand je dis que je joue de l'alto, j'ai généralement droit à ce regard que l'on a quand on vous parle d'une personne dont vous ne vous souvenez absolument plus, et donc je précise : l'alto, c'est un violon un peu plus gros, qui joue un peu plus bas, et qu'on n'entend pas. En même temps ma vie n'a plus guère d'importance, puisque je suis morte il y a dix jours et que la musique à mon enterrement a été une nouvelle occasion de dispute entre mon frère et ma sœur.

LAURENT : Le canon de Pachelbel.

LÉA : Quoi, le canon de Pachelbel ? C'est incroyable, on vient d'enterrer notre sœur, on devrait être dans le partage, le soutien, et tu prends ton petit ton de reproche habituel, ça m'exaspère.

LAURENT : Tu pouvais choisir autre chose.

LÉA : C'est beau, c'est digne, très classe, idéal pour ce genre de cérémonie, beaucoup de gens m'ont dit que c'était parfait pour Louise qui aimait tant la grande musique.

LAURENT : C'est une scie, un cauchemar pour les basses qui jouent la même chose pendant un quart d'heure, une œuvre qui fait ricaner tous les musiciens, en plus c'est écrit pour trois violons et une basse, même pas d'alto, c'était comme effacer Louise, la rendre absente de son propre enterrement, mais à quoi tu pouvais bien penser en choisissant ce truc ?

LÉA : Mais à elle évidemment, c'est horrible ce que tu me dis là, il n'y a que toi pour voir ces détails... trois violons et un violoncelle, franchement on s'en fout, sous-entendre par là que je n'aimais pas ma sœur, que je ne la comprenais pas alors que tu sais bien combien j'ai souffert, combien j'ai pleuré, je commence

seulement maintenant à prendre un peu de recul, à faire mon deuil - et tu me fais ce reproche complètement injuste, complètement déplacé, franchement, la musique quelle importance ?

LAURENT : C'était important pour Louise.

LÉA : Si tu la comprenais mieux que moi, tu n'avais qu'à t'occuper de choisir les morceaux après tout, j'ai fait ce que j'ai pu. C'est bien ton genre de ne rien faire mais de donner des leçons - tu savais, toi qui sais tout, la musique qu'elle aurait aimé entendre à son enterrement ? elle t'a laissé des instructions précises là-dessus ? un testament ? elle t'est apparue en songe dans ton trois pièces cuisine ?

LOUISE : J'aurais pu, bien sûr... j'aurais pu lui apparaître à minuit dans un grand suaire blanc, avec des yeux cernés et des joues creuses, et lui dire « surtout pas Pachelbel », je connais des metteurs en scène qui auraient adoré, qui auraient trouvé ce début de pièce beaucoup plus efficace, beaucoup plus dramatique - mais on ne convoque pas l'au-delà pour des vies aussi banales que la mienne, ç'aurait été disproportionné, prétentieux, j'ai laissé mon frère se débrouiller.

LAURENT : Pas Pachelbel, en tout cas.

LÉA : Eh bien tant pis pour elle, elle n'avait qu'à être plus explicite, qu'elle n'aille pas me reprocher mon choix, moi le canon de Pachelbel je trouve ça parfait pour ce genre de cérémonie - pour n'importe quelle cérémonie d'ailleurs.

LAURENT : Un quatuor ? Ç'aurait été déjà mieux.

LÉA : Un quatuor ? merci bien. Au moins on aura échappé à ça, les enterrements sont suffisamment déprimants pour ne pas avoir en plus à écouter une musique qui grince comme une craie sur un tableau noir. Et puis à quoi ça sert d'en discuter ? c'est fait, c'était Pachelbel à l'entrée et l'Adagio d'Albinoni à la sortie, et c'était très bien comme ça - je suis sûr que Louise, là où elle est, ça lui est un peu égal.

LAURENT : Je ne sais pas, on aurait pu demander à ses amis de venir jouer, je crois que ça leur aurait fait plaisir et à elle aussi...

LÉA : Un disque, c'est parfait, ça commence et ça finit quand on veut, on est sûr qu'il n'y aura pas de fausses notes et ça fait moins radin que quatre pauvres

instruments s'efforçant de faire le plus de bruit possible dans une église de quinze mètres de haut, tu voulais que l'enterrement de Louise fasse pauvre ?

LOUISE : Et voilà comment moi qui aimais tant la musique qu'on fait à trois ou quatre dans un salon, cette intimité incroyable que peut tout à coup créer un simple accord entre ceux qui le jouent - et en même temps cette tension fragile, souvent inconfortable d'une musique réduite à l'essentiel - je me suis retrouvée avec le Philharmonique de Berlin et ses soixante cordes à mon enterrement, prisonnière d'une harmonie tellement épaisse et enveloppante qu'elle en devient paralysante, comme lorsqu'on s'enfonce dans un lit trop mou... mais peut-être après tout ma sœur, sans le faire exprès, avait-elle trouvé la meilleure image possible de la mort...

LÉA : Excuse-moi - ce n'est pas ce que je voulais dire, je sais que comme moi tu adorais ta sœur, mais l'important en définitive c'est le souvenir qu'elle nous laisse, non ?

LOUISE : J'adore Léa, ma sœur, et Laurent mon frère - d'accord : Léa, Laurent, Louise, je ne sais pas pourquoi nos parents ont décidé de nous faire ressembler à une portée de chiots nés la même année... Il n'empêche que, comme des chiots, tous nos jeux ressemblaient à des disputes, à des bagarres, on se mordait plus qu'on ne s'embrassait, et on a décidé très vite quel était le chien alpha entre nous trois - c'était évidemment et sans contradiction possible ma sœur. C'est elle qui décidait de nos jeux, qui prenait la meilleure chambre, qui parlait le plus fort à table, qui occupait tout l'espace... il nous a bien fallu trouver un moyen de respirer, d'essayer de trouver un monde où elle n'était pas.

LAURENT : Les livres me sont parus très rapidement un territoire assez sûr.

LOUISE : Comme pour moi la musique, avec l'avantage supplémentaire de la voir physiquement fuir... toi, tu ne pouvais que te réfugier au fond du jardin pour pouvoir être un peu tranquille, ça ne devait pas être très facile en hiver.

LAURENT : Je me débrouillais, je choisissais des livres qui se passaient dans des pays chauds, ou de vieilles histoires qu'on devait autrefois se raconter le soir près d'une cheminée - l'imagination peut faire beaucoup de choses, il me semblait transpirer avec le héros dans la moiteur d'une jungle, ou m'assoupir doucement, hypnotisé par les flammes, bercé par l'idée de la chaleur comme

dans un cocon... mais malgré tout, j'avoue : c'était évidemment plus silencieux, mais aussi moins confortable. Comment faisais-tu pour faire autant de bruit, et pour qu'il soit aussi désagréable ?

LOUISE : Je pense que vous avez compris que, sur le plan de la musique, j'étais un peu comme ces arbres que l'on voit dans certains paysages ou tableaux, isolés dans une prairie ou dans une savane, et dont on se demande par quel hasard une graine a pu pousser là, quel engrais spécial a pu favoriser sa croissance, quelle suite de coïncidences incroyables a pu permettre cette sorte d'aberration de la nature : faire pousser un chêne isolé dans un gazon anglais. Et je voyais mes amis du conservatoire grandir dans des forêts familiales, me raconter leurs soirées à déchiffrer du Schubert avec papa et maman, quand chez nous on les passait à jouer à des jeux de société où ma sœur trichait toujours.

LÉA : Tiens, par exemple, tu te souviens de nos parties de Scrabble ? Qu'est-ce qu'on s'amusait, vous perdiez à chaque fois.

LAURENT : Evidemment - tu inventais des mots, tu martyrisais l'orthographe.

LÉA : Et alors ? J'y mettais de l'inventivité, voilà tout, et peut-être aussi un brin de provocation... J'aurais eu tort de me gêner, vous ne protestiez jamais, c'est quand même bizarre ce goût de perdre, moi j'adore gagner.

LAURENT : C'étaient des jeux. Perdre, gagner, quelle importance.

LÉA : Tout est important dans la vie, il faut faire attention à tout, ne jamais se faire avoir, c'est ma philosophie et très franchement, sans vouloir te vexer, elle me semble plus efficace que la tienne - ne serait-ce qu'au niveau du compte en banque.

LOUISE : On ne peut pas lui retirer ça. Ma sœur est super riche, super puissante, elle dirige une société avec plein de personnes dedans qui bossent pour lui donner de supers bénéfices - mais bon, de là où je suis ça paraît un peu dérisoire... Mais quand on dit que l'argent ne fait pas le bonheur, ça n'est pas le cas de ma sœur, elle adore sa vie et c'est même assez touchant finalement.

LÉA : Parce que, et encore une fois sans vouloir te vexer et sans porter atteinte à la mémoire de ma sœur que j'adore, vous avez quand même vécu une vie à l'arrière-plan, dans le fond du paysage, loin derrière, quasiment indiscernable,

et il n'y a pas de jumelles pour les souvenirs : on ne se rappelle que de ce qui est devant. Et j'ai beau adorer Louise encore une fois, je ne sais pas si dans quelques années il me restera quelque chose d'elle encore suffisamment précis pour la faire revenir dans ma mémoire. J'ai honte de dire cela mais c'est la vérité, et tu sais bien que je suis franche, l'honnêteté c'est aussi dans ma philosophie. Même sur les photos de famille elle se cachait, il fallait toujours lui demander de se décaler à droite ou à gauche, c'était exaspérant avoue le, je ne suis pas sûr qu'il nous reste une seule photo d'elle où elle ne soit pas floue, ou cachée par un oncle ou une tante.

LAURENT : Tu pourras toujours l'écouter, ce ne sont pas les enregistrements qui manquent, avec tous les concerts qu'elle a faits...

LÉA : Ça n'a rien à voir - les photos, c'est clair, c'est net, on voit qui c'est, la musique tout le monde joue en même temps, ce n'est pas ce que j'appelle un souvenir, et puis tu avoueras que son instrument...

LAURENT : Quoi, son instrument ?

LOUISE : Quoi, mon instrument ? Attention, je suis susceptible sur ce sujet.

LÉA : Je ne sais pas, pourquoi ne pas avoir choisi le piano comme tout le monde, au moins ça ne grince pas, c'est tout de suite un peu joli et c'est facile à reconnaître... ou le violon, ça grince un peu mais c'est quand même ce qu'on entend le mieux... mais l'alto, vraiment... non seulement c'est moche mais en plus on ne sait jamais ce qu'il joue, c'est comme si même en musique elle se cachait derrière des parents plus grands qu'elle.

LOUISE : J'ai toujours voulu jouer de l'alto. Alors que généralement c'est comme un second choix, un peu par dépit, on commence par jouer du violon et puis on s'aperçoit que l'alto est plus rare et plus demandé, qu'on n'arrivera jamais à jouer le moindre concerto, et on s'y met... Moi, j'ai tout de suite choisi l'alto. L'alto c'est un peu comme un garçon qui mue, c'est touchant, fragile, on sent qu'il n'est à l'aise ni dans les aigus ni dans les graves, mais qu'il y va courageusement, et en même temps un peu incertain du résultat... Qu'il a bien conscience d'être un peu aigre dans les notes hautes et de manquer de puissance dans les notes graves, que les violons et les violoncelles auront toujours l'avantage sur lui, mais que sans lui les accords seraient vides, qu'il tient leur beauté dans sa voix d'adolescent mélancolique, que les notes qu'il

joue sont souvent celles qui décident du chemin de l'harmonie - et qu'il est finalement, dans l'obscurité de ces notes médianes, le vrai maître du jeu.

*Ce texte a été publié dans la collection « En scène » de l'Harmattan, vous pouvez vous procurer l'intégralité de cette pièce sur leur site :*

<https://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=collection&no=1408>